



LUIS SEPÚLVEDA Combattant avant d'être écrivain

Né en 1949 au Chili, Luis SEPÚLVEDA¹ connaît la prison sous la dictature de PINOCHET, puis l'exil. Son premier livre, *Le Vieux qui lisait des romans d'amour*, lui vaut une reconnaissance internationale. L'auteur a à son actif une quinzaine d'ouvrages inspirés par ses voyages et ses engagements politiques et écologiques. L'homme a déjà vécu plusieurs vies en une. Les deux se confondant, on a face à soi un être qui se livre sans ambages et qui n'en est que plus impressionnant.

Dans votre œuvre, vous faites souvent référence à CERVANTES. Comme vous, il met en scène des personnages forts, issus de la réalité, auxquels il donne une dimension romanesque. Pouvez-vous nous parler de votre rencontre avec le personnage principal de votre premier livre, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*?

Luis SEPÚLVEDA: J'ai une réelle amitié pour ce personnage. Il doit son existence à un homme que j'ai réellement rencontré, dans la jungle amazonienne. Un jour de tempête, l'un des Indiens Shuars chez qui je vivais m'a emmené chez un vieil homme, dans une cabane perdue au beau milieu de la forêt. Nous avons partagé son repas. Il n'y avait pas grand-chose dans cette cabane, mais il possédait 4 ou 5 livres, tous des romans d'amour. Je n'ai échangé que quelques mots avec

lui: les premiers, pour lui demander si je pouvais lui emprunter l'un de ces romans, et les autres, qui étaient "*Merci et bonne chance*" le lendemain, au moment de repartir. Mais cet homme est resté présent dans mon esprit, au point de devenir une véritable obsession. Il m'apparaissait même en rêve. Je me suis posé des tas de questions sur lui. Que faisait-il à cet endroit? Comment un Blanc était-il arrivé au milieu de la jungle? Pourquoi y vivait-il? Comment connaissait-il si bien la langue des Indiens Shuars? En essayant de trouver des réponses à ces questions, je me suis rendu compte que j'avais beaucoup de choses en commun avec lui. Nous étions tous deux des exilés, nous vivions seuls, nous ne savions pas ce que nous allions devenir, nous avions chacun une passion, lui pour des romans d'amour, et moi pour ma patrie et ma langue... Quand le moment

d'écrire le roman est arrivé, il était clair, pour moi, que ce vieil homme en serait le personnage central.

Êtes-vous ce que l'on peut appeler un écrivain engagé?

LS: Je déteste les écrivains "engagés"! Généralement, ils s'engagent et se désengagent avec la même facilité. Je ne fréquente pas beaucoup les milieux littéraires. Je suis avant tout un citoyen. Je me suis engagé très jeune dans la politique. Vers l'âge de 15 ans, je me suis fait connaître comme poète. Par la suite, pendant les sept mois que j'ai passés avec les Indiens Shuars, j'ai appris leur langue, qui est très métaphorique. Cela a sans doute imprégné mon écriture. Mais je suis un combattant avant d'être un écrivain. C'est l'action du citoyen qui fait changer les choses, pas la littérature. Accomplir son devoir de citoyen est plus important qu'être



reconnu comme écrivain. Ce n'est pas une muse qui m'inspire, mais plutôt l'exemple d'un homme que je respecte par-dessus tout: Salvador ALLENDE.

Quand j'écris, je pense à lui et je lui dis: *"Compagnon, pour toi j'ai été un homme honnête, droit dans la vie et dans la littérature, et je vais continuer"*.

La littérature, c'est pour moi un refuge pour supporter *"las mierdas"* de la réalité.

L'histoire est écrite par les vainqueurs. Pour les autres, il reste la fiction?

LS: Chaque année, les gauchos (paysans) de Patagonie organisent un concours de mensonges qui dure toute une nuit. Je l'ai raconté dans mon livre *Le neveu d'Amérique*. Certains participants

viennent des pays voisins (Argentine, Uruguay...). Personne, parmi eux, ne confond mensonge et tromperie. Ce n'est pas le cas de tout le monde. L'histoire officielle de tous les pays raconte la vie des vainqueurs. On ne connaît pas le nom des milliers de gens qui sont morts. La vie des vainqueurs est-elle tellement plus importante que celle des autres?

Les écrivains, eux, peuvent s'intéresser à l'histoire des perdants. Le mécanisme de la fiction permet de la raconter, d'expliquer comment les choses se sont passées, mais aussi comment elles auraient pu se passer. Il ne s'agit pas de mensonge, mais bien d'imagination. La fiction permet de présenter la vie selon différents points de vue. La nature même de la littérature, c'est la fiction.

Pensez-vous que certains livres – dont les vôtres – ont le pouvoir de

faire changer les choses?

LS: Mes livres ont plusieurs lectures possibles. Je suis conscient de l'impact qu'ils peuvent avoir. Ils ont, en tout cas, permis de maintenir la mémoire. Je reste avant tout un homme de gauche en colère. Certains écrits ont eu des conséquences importantes. Des articles publiés contre PINOCHET ont été considérés comme des documents lors de procès contre des militaires chiliens. J'aurais aimé être l'auteur de *J'accuse!* D'autres écrits ont eu des effets inattendus, comme le moratoire sur la chasse à la baleine.

Vos personnages ont très souvent un côté anarchiste et joyeux. Ils ont un humour très caustique et sont prêts à tout pour que justice soit faite...

LS: Les Chiliens ont une très grande capacité à rire d'eux-mêmes, surtout dans les situations les plus difficiles. Si la femme d'un Argentin le quitte, il déprime, va chez son psy, déprime encore plus et finit par composer un morceau de tango. Si sa femme s'en va, un Chilien va acheter 10 kg de viande à la boucherie, invite tous ses amis et leur raconte sa mésaventure. Tous se moquent de lui, il finit par rire avec eux et dès le lendemain, il se dit que la vie continue et il se cherche une nouvelle femme! L'an dernier, le Chili a connu un terrible tremblement de terre. Le jour suivant, plus de 1000 blagues circulaient déjà sur cet événement tragique! Je suis très fier de cela. C'est aussi ce qui nous a empêchés de sombrer, mes compagnons et moi, quand nous étions dans les prisons de PINOCHET et que nous subissions les tortures de nos geôliers. Nous inventions des jeux où nous nous moquions d'eux, et nous ironisions sur ce que nous vivions. Je me souviens de l'un de nos compagnons qui s'était fait arracher les ongles des pieds et qu'on ramenait ensanglanté et plein d'infection. Nous lui avons demandé: *"Et quoi, il est bien ce podologue?"*, et il a répondu: *"Pas mal, mais je ne lui ai pas laissé de pourboire!"*

Le personnage du vengeur qu'on retrouve dans vos livres, c'est l'incarnation de la devise "Ni oublier, ni pardon" du Comte de Monte Christo, l'humour en plus?

LS: La figure du vengeur a toujours existé dans la littérature, surtout latino-américaine, qui est une littérature de résistance. L'humanité a besoin de vengeurs. Cela fait partie du

désir collectif. Personne ne peut obliger quelqu'un à oublier. L'amnésie ne peut pas être une raison d'état. Le pardon est une catégorie morale très belle, mais il ne peut exister que si le criminel demande pardon. Au Chili, les criminels n'ont jamais demandé pardon. Le vengeur fait partie de la fiction, et quand on lit ces histoires dont il est le héros, on se dit: *"Ce serait bien si la vie était comme ça!"* Le vengeur, c'est l'agitateur de l'espoir.

Vos personnages sont très souvent solitaires...

LS: Je ressens une grande fascination pour les êtres solitaires. Je les sens proches de moi, même si j'ai une grande famille, six enfants et de très nombreux amis dans le monde. Mais le chemin de la vie conduit toujours à un endroit où on est seul...

Le vieux qui lisait des romans d'amour est étudié dans de nombreuses écoles. Quel message auriez-vous envie de transmettre à tous ces jeunes qui lisent vos livres?

LS: Le seul message que j'ai envie de leur adresser, c'est: ne laissez personne prendre votre jeunesse, et ne devenez pas trop vite vieux. La jeunesse, c'est le meilleur moment de la vie et il doit durer ce qu'il faut. Aujourd'hui, malheureusement, on vole l'enfance et la jeunesse de beaucoup trop d'enfants et de jeunes. Certains d'entre eux sont forcés de travailler dans des conditions épouvantables. L'économie des pays riches force les enfants à travailler en Asie, en Afrique, etc. La misère vole l'enfance et la jeunesse. La crise provoquée par les banques, dans les pays riches d'Europe, les met aujourd'hui plus que jamais en danger. Vous, les jeunes qui vivez ici, ne laissez personne voler votre jeunesse! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. Rencontre publique organisée le 18 mai 2011 à Liège, à l'occasion de la 4^e édition de *Littérature, Jazz & Politique*, animée par Ali-zée TAORMINA de l'Université de Liège et les libraires de "Livre aux Trésors".

VIENT DE PARAÎTRE

Histoires d'ici et d'ailleurs
Éditions Métailié